

Les judéo-langues. Un exemple : le yiddish

Astrid Starck-Adler¹

De nombreuses langues ont été développées par les juifs dans les pays qu'ils ont habités ou dans lesquels ils ont émigré. On les désigne habituellement par le terme de « judéo-langues ». C'est ainsi qu'on parle de judéo-espagnol, de judéo-arabe ou encore de judéo-allemand. Cette dénomination, nous verrons pourquoi, a été remise en cause par certains linguistes, dont Weinreich (1973) et Birnbaum (1997, 1979) qui préfèrent les appeler « langues juives » et donner à chacune en particulier un nom qui lui est propre : *ladino* ou *djudezmo* pour le judéo-espagnol, *yahudic* pour le judéo-arabe, *yiddish* pour le judéo-allemand. La différence de terminologie repose sur une différence de perception de la langue : ainsi le terme « judéo-allemand » et le terme « yiddish » ne recouvrent pas la même réalité linguistique.

Nous y reviendrons au cours de notre présentation du yiddish. Nous parlerons de sa formation, de son usage et de sa production, et pour finir, de son avenir. Nous n'entrerons pas dans le détail des autres langues juives qui ont chacune leur approche spécifique, mais qui ont cependant un dénominateur commun : elles reposent toutes sur la langue des textes sacrés, c'est-à-dire l'hébreu de la Bible, elles s'écrivent en caractères hébraïques et sont nées du bilinguisme résultant de la juxtaposition ou de la simultanéité de deux langues : l'hébreu, langue de l'étude des textes sacrés, d'une part, et d'autre part la langue vernaculaire, langue de traduction de ces textes.

C'est ainsi que la langue vernaculaire, au départ l'araméen, fit son entrée dans la langue sainte. En effet, il était d'usage, afin de bien la comprendre, de lire trois fois la portion de la semaine : deux fois en hébreu pour la mémoriser, et une fois en araméen pour la comprendre – *shenayim mikra* (le texte original de la Bible), *veehad targum* (traduction en araméen). Cette démarche repose sur la primauté de l'hébreu et la reconnaissance juridique de l'araméen. Cette langue de traduction appelée *targum-loshn* a plus tard perdu cette fonction et, au Moyen Âge, elle était devenue incompréhensible aux Ashkénazes (juifs d'Allemagne) et aux Séfarades (juifs d'Espagne) non érudits. Dans le Saint-Empire romain germanique, elle fut remplacée, non sans difficulté, par la langue vernaculaire en vigueur dans les régions habitées par les juifs, la vallée du Rhin et du Danube où l'on parlait le moyen haut allemand. Cette langue fut adaptée à un usage qui répondait aux exigences et aux critères du judaïsme, reposant sur la religion et la juridiction juives.

¹ Université de Haute Alsace, Mulhouse.

1. FORMATION DES JUDÉO-LANGUES

Si la formation des langues juives répond avant tout à une exigence interne, cette dernière est à mettre en relation avec l'usage externe de la langue vernaculaire, car elle en est issue et elle est en étroite relation avec elle. C'est pourquoi il est primordial de considérer le phénomène de la formation des langues juives dans ce double rapport interne et externe.

Dans son étude sur la langue yiddish, Max Weinreich montre ce processus dans toute sa complexité. Ce phénomène n'apparaît pas dans la dénomination de « judéo-langues », qui fait plutôt penser à une langue x parlée par les juifs. Nous en avons une excellente illustration en Alsace. Je veux parler du judéo-alsacien, perçu par ses locuteurs non pas comme faisant partie du grand ensemble du yiddish, dont il est le dialecte le plus occidental, le dernier malheureusement, mais comme un *mishmash*, un mélange, un baragouin ! De l'alsacien avec des mots d'hébreu, autrement dit de l'allemand déformé avec de l'hébreu corrompu ! La même vision que celle qui avait prévalu pour le judéo-allemand.

Dans son livre sur l'humour judéo-alsacien, Simon Debré (1933) reprend chaque fois les expressions qu'il cite pour les corriger : « *Bei dem es der "Cédèr" net zü géwë* » pour « *Bei diesem ist der "Cédèr" nicht zu geben* » [Chez celui-là l'usage consiste à ne pas donner]. Pourtant, dès 1920, Emmanuel Weill (1920a, p. 180-194 ; 1920b, p. 66-88) avait utilisé le terme de « yiddish alsacien-lorrain » pour son glossaire des mots d'hébreu présents dans cette langue. Et c'est bien là la dénomination qui prévaut dans la langue elle-même : le mot « yedish », de l'expression « yedish-daytsh » (yiddish alsacien), renvoie à la composante hébraïque. Signalons que cette dernière ne saurait se limiter à la seule langue du commerce. Il est vrai qu'il existe un « jargon » des marchands de bestiaux. Mais on voit ici à quoi conduit la vision parcellaire ou élémentaire, c'est-à-dire découpée en éléments, du yiddish. Cette « déconstruction » le fait apparaître comme un « ensemble hétéroclite d'éléments disparates » assemblés « au petit bonheur la chance », pour citer l'introduction d'Arthur Zivy (1966) à son recueil sur le yiddish alsacien, *Elsässer Jiddisch*, qui, s'il porte ce titre justement, le doit au commanditaire du recueil, Max Weinreich, et non pas à Zivy lui-même !

2. LA LANGUE YIDDISH : UNE SYMBIOSE

Le yiddish est un cas unique de langue européenne qui a opéré une symbiose entre deux familles de langues, l'indo-européenne et la sémitique. Bien que la langue soit plus ancienne, les premières traces écrites qui soient parvenues jusqu'à nous datent du début du XII^e siècle (les gloses de Rachi). Du XIII^e siècle, il subsiste une phrase d'un rituel pour les jours de fêtes (1272-1273) et enfin, du XIV^e siècle, un grand corpus connu sous le nom de *Manuscrit de Cambridge* (1382), qui fut découvert dans la *genizah* du Caire au début du XX^e siècle. On y trouve, entre autres, une épopée, le *Dukus Horant* (Fuks, 1957), un long poème sur *Joseph le Juste* et la *Fable du lion malade* (Timm, 1981, p. 109-170). La périodisation la plus couramment admise par les chercheurs aussi bien en Europe qu'aux États-Unis est celle de Max Weinreich.

2.1. PÉRIODISATION ET FORMATION

Weinreich distingue quatre grandes périodes : le proto-yiddish ou *ur-yidish* (des origines à 1250) ; le vieux yiddish ou *alt-yidish* (1250-1500) ; le moyen yiddish ou *mitl-yidish* (1500-1750) ; le nouveau yiddish ou *nay-yidish* (1750 à nos jours). Tandis que Weinreich fait débiter le yiddish en 1250 et le nouveau yiddish à partir de 1750, Solomon Birnbaum situe ses origines autour de 800 et fait commencer le nouveau en 1650. Les derniers travaux de Dovid Katz, proposent, eux, le découpage suivant : *alt-yidish* (des origines à 1350) ; *mitl-yidish* (1350-1650) ; *far-nay-yidish* (1650-1800) ; *nay-yidish* (1800 à nos jours).

Parlé d'abord dans l'aire germanophone (Ashkénaz I), le yiddish s'étendit ensuite à l'est et se développa dans une aire slavophone (Ashkénaz II). On peut discerner trois grandes étapes de formation :

– une première étape, au Haut Moyen Âge, où les différentes composantes de la langue commencent à fusionner : hébréo-araméenne, romane et allemande. Selon Weinreich, le yiddish serait né de la fusion des différentes composantes du yiddish autour de l'an mil dans la vallée du Rhin (parlers judéo-romans, germaniques et composante hébréo-araméenne). Des juifs venus de France et d'Italie du Nord s'installent au IX^e-X^e siècle au bord du Rhin et de la Moselle ; ce sont des érudits, car ils ont une connaissance approfondie des textes religieux en hébreu et en araméen. Ouvrons ici une parenthèse pour donner un exemple. La phrase du rituel, bien que plus tardive, est intéressante à ce sujet, car elle contient deux caractéristiques fondamentales : d'une part, ce vers utilise la graphie hébraïque propre au yiddish (avec des voyelles) ; d'autre part, les termes religieux (*makhzor*, « rituel » et *bes ha'kneses*, « synagogue ») suivent la graphie hébraïque traditionnelle. Nous pouvons donc en déduire que dès le départ, le yiddish a été une langue à composantes différentes : « *Gut tak im betage she var dis makhazor in bes ha'kneses trage !* » [Bonne journée à celui qui porte ce rituel à la synagogue !] ;

– une deuxième étape où la langue proche des dialectes germaniques s'autonomise, devient le reflet de la vie religieuse et communautaire juive et correspond à une séparation imposée à la fois de l'extérieur (ghettoïsation) et de l'intérieur (coupure d'avec le monde chrétien pour empêcher les contacts et l'assimilation) ;

– une troisième étape quand la langue s'étend à l'est, où elle sera soumise à d'autres influences.

Les dialectes germaniques furent prépondérants dans la formation et l'élaboration du yiddish. Morphologie, phonologie et syntaxe en rendent compte. La proportion du lexique germanique est la plus conséquente. Pour des linguistes tels que Weinreich et Birnbaum, l'existence de « langues juives » en Europe à partir du Moyen Âge ne fait aucun doute. Pour d'autres, plus rares, les juifs ont parlé au départ la même langue que leurs voisins. Pour Paul Lévy (1954) ou encore Nathan Süsskind (1953, 2000), ce n'est que vers le XVI^e siècle, à la suite des discriminations juridiques et théologiques que le yiddish a com-

mencé à se constituer. Au XIX^e siècle, sous la poussée des mouvements nationalistes et en l'absence de territoire propre, le yiddish devient le facteur identitaire et national par excellence du judaïsme d'Europe orientale. En témoignent les travaux des philologues yiddishistes tels que Matthias Mieses (1979), Ber Borokhov (1966), Zalmen Reyzn (1927-1929) ou encore Nokhem Shtif (1929).

Une question se pose : où le yiddish s'est-il formé ? Dans quelle aire linguistique germanique ? Il semble qu'il n'y ait pas d'aire unique, car le yiddish ne peut pas être superposé à un dialecte en particulier. Noakh Prilutzky (1917) fait remarquer : « Il est impossible de trouver un dialecte yiddish qui puisse, dans tous ses traits phonologiques, coïncider avec tel ou tel dialecte germanique. » Un fait est certain : il est lié à la période du moyen haut allemand, période à laquelle il apparaît et s'établit (voir Alfred Landau qui, le premier, mit en évidence les liens entre le moyen haut allemand et le yiddish). Les locuteurs juifs se sont trouvés dans le temps et dans l'espace au contact de différents dialectes. Des raisons socio-économiques ont joué un rôle déterminant sur la formation et le développement du yiddish : migrations et expulsions ont fait de ce dernier une « langue errante », comme l'appelle Jean Baumgarten.

Jusqu'au XIX^e siècle, le concept qui prévalait était celui de langue mixte (*Mischsprache*), ce qui présupposait que le yiddish était un agglomérat hétéroclite de divers éléments qui, une fois mélangés, formait une langue. Il fallut attendre Max Weinreich et sa théorie sur la « langue de fusion » (*Schmelzsprache*) pour pouvoir cerner diachroniquement et synchroniquement la formation d'une langue juive et son évolution. À la base d'un tel processus, il y a les langues-mères ou langues souches ; dans le cas du yiddish, l'hébreu, l'araméen, les langues romanes (*loez*) et des dialectes allemands et slaves. Elles vont fournir les déterminants, c'est-à-dire les éléments qui entreront dans la composition du yiddish. Et enfin les composantes qui s'intègrent à une nouvelle structure et participent à la fusion linguistique.

Quant au berceau du yiddish, Weinreich le localise dans la vallée du Rhin et de la Moselle, en Lotharingie (*Loter* en yiddish), avec Mayence, Worms et Spire comme villes essentielles. Robert King, lui, voit dans le bavarois le dialecte essentiel à l'origine de la cristallisation du yiddish et le situe sur les rives du Danube, avec des villes comme Ratisbonne, Nuremberg, Prague, Vienne et Rottenburg. Pour Dovid Katz (2004), il y aurait deux yiddish distincts : un premier, le yiddish rhénan, qu'il nomme le proto-yiddish, et un deuxième, le yiddish proprement dit, à situer en Allemagne du Sud. Paul Wexler (1991) enfin, théoricien du yiddish comme langue slave, désigne par l'expression « ashkenazic German » le yiddish qui s'est développé dans la partie occidentale (Rhénanie, Alsace et Suisse), et par le terme « yiddish » celle qui s'est développée dans les terres bilingues germano-slaves du *limes sorabicus*, avec comme villes Magdeburg et Ratisbonne. Les juifs de cette région seraient passés du judéo-sorabe à l'allemand. Il s'agirait d'une relexification d'une langue dont la phonologie, la morphologie et la syntaxe seraient slaves. À part cette théorie qui remet en

cause tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, les études linguistiques font toutes, obligatoirement, appel à la germanistique et à ses résultats. L'école de Trêves s'est spécialisée dans la langue du XVI^e siècle, celle de la traduction de la Bible et est adepte, pour l'exploration du yiddish, de la linguistique pragmatique (Timm, 1987 ; Neuberg, 1999).

2.2. DÉNOMINATION

La dénomination de la langue a elle-même sa propre histoire et reflète la manière dont elle a été appréhendée et perçue au fil des siècles. Le mot « yiddish » utilisé pour désigner la langue des juifs ashkénazes est une dénomination récente qui, comme son orthographe l'indique, a transité par l'Angleterre. Il émane des immigrants juifs d'Europe orientale à la fin du XIX^e siècle et vient de l'adjectif allemand *jüdisch*, « juif ». C'est aussi de cette époque que date l'intérêt scientifique pour cette langue. Le mot allemand *Jiddisch*, formé à partir de l'anglais, n'est utilisé que depuis le XX^e siècle. Le mot *jedisch*, dans l'expression *jedisch-daitsch*, existe également en Alsace où il désigne la composante hébraïque de la langue des juifs d'Alsace. En français, il y a hésitation entre l'orthographe anglaise, adoptée par le *Robert*, et l'orthographe française en vigueur aux Langues orientales. Cela explique la double orthographe que j'utilise dans mes écrits. Il s'agit en fait d'une transcription, la langue s'écrivant dès l'origine avec des caractères hébraïques, mais adaptés à une langue indo-européenne. Le lexique hébréo-araméen lui-même est soumis aux règles de la grammaire allemande et devient une composante yiddish. Il est donc faux de décomposer la langue en ses différentes composantes comme si elles existaient à l'état pur. Elles sont parties intégrantes de la langue.

Alors qu'à la fin du XIX^e siècle, le mot « yiddish » ne désignait que la langue des juifs d'Europe orientale, il fut étendu par la suite à l'ensemble du processus linguistique qui se déroula sur le territoire germanophone, à l'exclusion de la période post-*Haskala* où l'on commença à abandonner la graphie propre au yiddish pour la remplacer par des caractères latins ou gothiques. Là il y aurait une étude intéressante à faire : tandis que Moses Mendelssohn, pour sa traduction de la Bible, transcrit l'allemand en caractères hébraïques, le yiddish abandonne sa graphie d'origine. Il y a une espèce de chassé-croisé. L'abandon de la graphie vaut, à quelques exceptions près, pour toute l'ère occidentale, y compris l'Alsace.

Le mot « yiddish » remonte, selon Max Weinreich, au XVII^e siècle. Faisons un bref rappel des noms utilisés jusque-là : *loshn ashkenaz* (langue des ashkénazes) ou bien *taytsh (deutsch)*, ce qui relève la parenté avec l'allemand. Il arrive qu'on utilise *taytsh* aussi bien pour le yiddish que pour l'allemand. Afin d'éviter cette confusion, on précise *ivri-taytsh* (langue de traduction) ou *yidishtaytsh*. L'expression *taytsh* n'apparaît que dans des textes yiddish. La dénomination allemande est l'adjectif *jüdisch-deutsch* (judéo-allemand) ou le substantif *Juden-deutsch*. La dénomination *taytsh* a subsisté jusqu'à nos jours dans certaines ex-

pressions : *taytsh-khumesh* (paraphrase juive du Pentateuque destinée aux femmes), *farmaytshn* (traduire en yiddish).

Autrefois, l'identité juive était synonyme de religion juive et non pas de langue juive. Ce n'est que plus tard que le yiddish devint la quintessence de l'identité nationale, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, à la conférence de Czernowitz en 1908 (Goldsmith, 1997). Au XIX^e siècle, la langue yiddish reçut en Allemagne de la part des *Maskilim*, les tenants des Lumières juives, le sobriquet français de « jargon » et son caractère corrompu fut décrié par Mendelssohn, aussi bien en ce qui concernait l'hébreu que l'allemand. Ce mot « jargon » fut utilisé en Europe orientale où il acquit une connotation neutre et fut employé par les écrivains à côté de *taytsh*. On pense aussi à Kafka (1983 [1911-1912]) qui utilise ce mot dans son « Discours sur la langue yiddish », une langue qu'il idéalise et qui devient pour lui synonyme de liberté. Mais ce terme finit par prendre à l'Est une connotation péjorative. Aujourd'hui, le terme « yiddish » a remplacé tous les autres, sauf pour ceux qui refusent d'intégrer les textes en *taytsh* au yiddish, ou encore en Alsace où l'on continue de parler de « judéo-alsacien », signe d'une absence de conscience linguistique.

3. LE BILINGUISME

Pour comprendre comment la littérature yiddish a pu naître, il faut se pencher sur un phénomène ancien, caractéristique du judaïsme : celui du bilinguisme (Niger, 1941). Après l'exil babylonien, l'araméen devint la langue vernaculaire en lieu et place de l'hébreu, la *loshn koydesh* (langue sacrée). Petit à petit, la compréhension de la Bible se fit plus difficile, si bien qu'on finit par la traduire en araméen, langue qui, de ce fait, reçut le nom de *targum loshn* (langue de traduction). On prit l'habitude, à la synagogue, de réciter le verset en hébreu, puis de le traduire immédiatement dans la langue juive du pays : en Allemagne, ce sera en yiddish ; la traduction du verset sera introduite par l'expression *dos iz taytsh*.

Au Moyen Âge, l'étude de la Bible cède de plus en plus le pas à l'étude du Talmud, en araméen. À l'époque, cette langue était devenue aussi incompréhensible, sinon plus, que l'hébreu. Aussi les textes en araméen furent-ils traduits en hébreu, et certains en yiddish, ce à quoi les rabbins s'opposèrent violemment. L'araméen était devenu en diaspora une langue aussi sainte que l'hébreu. Pourtant, le remplacement de l'araméen par le yiddish répondait au même processus que le remplacement de l'hébreu par l'araméen, celui de la vernacularisation. La parenté entre le yiddish et l'allemand, qui pouvait entraîner un rapprochement avec la population et la culture coterriotoriales, était-elle la raison de l'opposition des autorités rabbiniques ? Mais alors, si l'on considère, d'une part, le veto opposé à toute traduction de l'araméen, et d'autre part l'interdiction de lire des ouvrages « profanes » en yiddish, des ouvrages judaïques à vrai dire, on peut en conclure que la grande majorité de la population juive

était condamnée à l'ignorance. Ce qui allait à l'encontre de la place fondamentale assignée au texte écrit dans le judaïsme.

Il n'est donc pas étonnant que les livres yiddish, écrits par des érudits pour la grande majorité, aient eu tant de succès. Apparemment, ils fonctionnaient comme un *ersatz*. En réalité, ils étaient le « billet d'entrée » – pour reprendre l'expression de Heine – de la minorité juive dans l'espace public à l'époque de la Première modernité. La première langue vernaculaire des juifs ashkénazes fut le yiddish. Toutes les autres langues européennes parlées et écrites par la suite vinrent se greffer sur cette « langue souche » qui, une fois abandonnée, ne disparut pas automatiquement. Elle continuait à parcourir les œuvres d'une manière souterraine (Starck, 1992). Les livres yiddish connurent un très grand succès non seulement auprès des hommes, mais aussi auprès des femmes, auxquelles ils étaient destinés en grande majorité. Dans chaque famille juive, il y avait, à l'instar des familles protestantes et réformées, une Bible pour femmes, la *Tsennerenne* (*Zeenah ureenah* ; voir Achkenazi de Janow), contenant commentaires, paraphrases et histoires (*mayses*), ou encore un *Mayse bukh* (*Livre d'histoires*), véritable encyclopédie du savoir et de la culture de l'époque (voir *Un beau livre d'histoires*). En dehors de la lectrice, *firleyerin* (Niger, 1913 ; Zucker, 1994) qui, à l'instar du chantre (*khazn*), lisait les prières à haute voix à la synagogue des femmes (*vaybershul*), les femmes ne savaient pas lire. Bien sûr, comme dans toute société, cela ne concernait pas les femmes appartenant à un milieu érudit ou aisé. Les filles de Rachi par exemple étaient érudites.

Avec l'impression du livre, la situation va radicalement changer. Les femmes juives qui, jusqu'à présent, n'avaient pas accès à l'éducation (ou en étaient dispensées, selon le point de vue de l'énonciateur), vont se voir « offrir » le yiddish comme langue spécifique. Si elles vont pouvoir exceller dans cette langue, ou tout du moins s'y sentir à l'aise, il n'en sera pas de même pour l'homme, censé savoir l'hébreu. Cette référence à l'hébreu, marque de l'érudition et de la séparation, perdurera au fil des siècles. Le yiddish aura toujours une place à part. Si, à l'époque de son émergence comme langue littéraire, il permet à la femme d'avoir accès à l'éducation, il la dispense par-là même de l'acquisition de l'hébreu. Ici on pourrait faire un parallèle avec la langue allemande et les femmes : de la même manière que l'allemand a été « octroyé » aux femmes par Luther pour les tenir éloignées du latin, de la même manière, les femmes juives vont avoir accès au yiddish qui sera la seule langue dont elles disposeront. Les hommes érudits en auront trois : l'hébreu, l'araméen et le yiddish. L'essor prodigieux que connaîtra la littérature yiddish dans l'Europe tout entière montre à quel point elle faisait partie intégrante de la vaste production multilingue de l'époque, une production qui englobait aussi bien les langues anciennes, redécouvertes, que les langues vernaculaires modernes dont les écrits vont être l'objet de variations et de multiples métamorphoses. Elle comporte aussi bien la littérature profane que religieuse, une littérature d'édification et de divertissement, destinée à éduquer les masses : d'une part, les

hommes ignorants de l'hébreu ; d'autre part, un tout nouveau public, les femmes. Dès le départ, on assiste à un phénomène digne d'être relevé : dans le prologue au livre de morale, le *Brantshpihl* (Altschul-Jeruschalmi, 1993 [1602]), il est stipulé qu'il a été écrit pour les femmes et « les hommes qui sont comme les femmes », en d'autres termes pour un public non érudit. Des caractères spéciaux vont être utilisés pour imprimer cette littérature, la cursive hébraïque employée au Moyen Âge et appelée *mashket* ou *meshey*t (Weinreich, 1939). Elle va prendre curieusement le nom de *vaybertaytsh*, yiddish de femmes (Weinreich [traduction], 1980 ; Jacobs, 2005).

4. LE VAYBERTAYTSH

Ce phénomène mérite d'être étudié, car il semble unique. Il y a bien la dénomination de *Weiberdeutsch*, mentionnée au XVI^e siècle pour la correspondance rédigée par les femmes dans un allemand considéré comme mineur, mais aucune langue vernaculaire n'a jamais été taxée de « féminine » dans son ensemble². Cette féminité inhérente au yiddish se reflétera plus tard dans la dénomination de *mame-loshn*, langue maternelle, terme qui, d'après Weinreich, est utilisé à partir du XX^e siècle. La séparation entre la *fotershprakh*, l'hébreu ou langue paternelle, et la *mutershprakh*, le yiddish ou langue maternelle, introduisait le bilinguisme au sein même de la famille juive : la mère transmettait à l'enfant la langue vernaculaire jusqu'à ce que son père l'emmène au *kheyder* où il sera au contact de la langue d'études. Cette double appartenance linguistique à fonction religieuse, communautaire et sociale se reflète dans les prénoms masculins : d'une part, un prénom yiddish « d'appellation », *rufnomen* ; d'autre part, un prénom hébreu d'appel à la Torah, *oyfruf nomen* (Weinreich [traduction], 1980). Il serait bien évidemment erroné de penser que le yiddish est une langue typiquement féminine. Mais le fait de le percevoir ainsi et de vouloir qu'il le soit est digne d'intérêt, d'autant plus qu'il a toujours été parlé aussi bien par les hommes que par les femmes. *Parlé*, voilà sans doute un mot-clé dans l'investigation de ce processus lié avant tout à l'impression des textes yiddish. Alors un triple phénomène s'opère simultanément : l'attribution spécifique du vernaculaire basé sur la stricte séparation des sexes, la transgression de cette séparation à travers une littérature qui s'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes, et pour finir, un renversement de l'ordre patriarcal « au profit » d'un ordre matriarcal dans la mesure où, comme nous l'évoquons plus haut, ces œuvres s'adressent « aux hommes qui sont comme des femmes ».

L'importance accordée à la femme à l'époque de l'imprimerie et de la Première modernité correspond à une mutation dans la société et l'histoire des mentalités et à une volonté d'éducation qui touche l'ensemble de la société euro-

2 J. et W. Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, édition de 1984, vol. 28, p. 384 : « *modus loquendi effæminatus, stylus amatorius* » ; dans Stieler : « [...] *mit guter lateinischen Tolmetschung und kunstgegründeten Anmerkungen befindlich* [...] ; *gesamlet von dem Spaten* [Kaspar Stieler] », Nuremberg, 1691.

péenne³. Elle est avant tout religieuse et prétend mettre sur un pied d'égalité les lettrés et les illettrés. Ceci est manifeste notamment dans le *Mayse bukh* qui déclare être le Talmud en yiddish (« *di taytshe gemoro* ») et s'adresser aussi bien aux non-érudits, hommes et femmes qui constituent la grande masse, qu'au rabbin et à son épouse. Même si la femme reste en général dépendante d'un membre masculin de la famille, elle est présente dans les textes. Son rôle incontournable et exemplaire est mis en avant dans le *Mayse bukh* à travers la reprise de certaines histoires talmudiques et midrachiques, mais aussi à travers l'invention de nouvelles histoires au Moyen Âge et à l'époque de la Première modernité. Il faut souligner ici que dans ce recueil, l'accent est mis essentiellement sur le couple qui devient le pilier de la société.

La littérature yiddish est l'œuvre d'érudits qui, à travers la langue vernaculaire, investissent un univers qu'ils travestissent. En effet, laissant libre cours à leur imagination, ils pénètrent à l'intérieur de ce qu'ils considèrent comme l'univers « féminin », à l'opposé du leur ; il est basé sur les sentiments et la mystique. Ceci leur permet d'échapper à leur propre univers strict et réglementé. Mais avant tout, à travers cette démarche, ils modèlent la femme à leur image. Ce faisant, ils assignent à la femme un domaine qui, dans l'Antiquité, était celui des rabbis mystiques. Il y a donc, à l'époque de la Première modernité, une reviviscence de la mystique qui devient le fondement même de la plupart des ouvrages yiddish qui se caractérisent par leur portée messianique. La femme n'est-elle pas celle qui met au monde des fils pieux et érudits d'où sortira le Messie ? L'imbrication du masculin et du féminin est à lire comme une reviviscence du mythe de l'androgynie qui, dans notre cas, repose sur l'essence divine de Dieu dans la cabbale : il réunit en lui l'élément masculin et l'élément féminin (Mopsik, 2003).

En guise d'illustration, voici une histoire talmudique présente dans le *Mayse bukh*, premier recueil de contes et de légendes yiddish imprimé à Bâle en 1602.

3 Erasme de Rotterdam défend le droit à l'éducation de la femme dans son écrit, *Colloquia familiaria* (*Vertraute Gespräche*, trad. Werner Welzig, 1995), et dans son dialogue, *Abbatis et Eruditia*, il élabore le concept d'une égalité entre l'homme et la femme. Voir aussi le grand débat en Italie autour des femmes écrivains et poétesses (Zinberg, 1975, p. 97 et suiv.).

Traité Chabat "Bameh behemah" (Chab. 53 b)⁴

(D'un homme qui allaita son enfant à son propre sein)

Histoire

Un homme perdit sa femme qui lui laissa un nourrisson en bas âge. Cet homme était si pauvre qu'il ne pouvait payer de nourrice qui eût pu allaiter l'enfant à son sein. Alors un miracle se produisit : le Nom, béni soit-Il, fit pousser deux seins à cet homme afin qu'il pût nourrir lui-même son enfant comme une femme. Et il allaita lui-même son enfant. Rabbi Yossef dit : « Viens voir à quel point cet homme devait être remarquable pour que le Saint, béni soit-Il, accomplît un tel miracle pour lui. » Voici ce que dit Abayè : « Il n'en est rien. Cet homme devait être fort mauvais pour qu'on modifiât la Création pour lui. » Rabbi Yehouda dit : « Viens voir à quel point est rude le sort réservé à l'homme pour que le Saint, béni soit-Il, soit obligé de lui procurer à manger ; en effet le Saint, béni soit-Il, alla même jusqu'à modifier la Création pour lui et fit en sorte que l'homme allaitât lui-même son enfant, bien qu'il eût été facile au Saint, béni soit-Il, de procurer de la nourriture à l'enfant. Aussi l'homme allaita-t-il lui-même son enfant au lieu de procurer de la nourriture à son enfant. Nous constatons aussi que le Nom, béni soit-Il, accomplit de nombreux miracles, qu'il protège l'homme plutôt que de lui procurer de la nourriture, car nous ne voyons pas le Saint, béni soit-Il, pourvoir en blé la maison des justes. »

Cette histoire de l'homme aux seins qui, tel Dieu dans la cabbale, possède des attributs féminins, est à rapprocher du récit biblique de la première Création : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. » (Gen 1. 27) Elle fonctionne comme une réécriture-métamorphose du texte originel. Cette osmose homme-femme est vision en miroir de l'androgynité de Dieu et une tentative de restauration de l'unité originelle. En effet, Dieu qui, à présent, se retrouve seul avec l'élément masculin, est en attente de l'élément féminin, la *Shehina*, matérialisée par l'Exil. À la venue du Messie, ce dernier fusionnera à nouveau avec Dieu. Au corps androgyne qui se manifeste à travers cette histoire se superpose le texte androgyne qui intègre la graphie féminine yiddish ou *vaybertaytsh*, neuve et prédominante, à la graphie masculine hébraïque, en écriture carrée, traditionnelle et minoritaire ; les caractères en sont plus petits. Tandis que l'hébreu est la langue de la citation biblique, le yiddish est celle de la traduction et des commentaires.

Pour finir, nous aimerions citer l'opuscule mystique sur les mystères de l'âme intitulé *Sod ha-neshama*, imprimé à Bâle chez l'imprimeur chrétien Conrad Waldkirch en 1609 par les bons soins de Josef ben Jacob Brunschwig et commandité par Abba ben Salomon de Bumslau (Prijs, 1964, p. 306 et suiv.). Ce même commanditaire avait fait imprimer une année auparavant, chez le même imprimeur, un texte de Moïse de Léon, *Ha-nefesh ha-hahamah* (1608). *Sod ha-neshama* est en partie la traduction yiddish de ce texte hébreu (*ibid.*, p. 305 et suiv.). La diffé-

⁴ Un beau livre d'histoires. *Eyn shön mayse bukh*, 2004, p. 26.

rence entre les deux, qui nous intéresse ici, c'est que la femme est intégrée à l'opuscule en yiddish. Alors que dans le texte hébreu, on ne mentionne que les Justes (Tsaddikim), dans le texte yiddish on y adjoint les femmes justes (Zidkonyes). Il en résulte d'ailleurs un fait curieux : alors que les Justes, hommes et femmes, sont toujours mentionnés ensemble, les tâches qui leur incombent ne s'adressent qu'aux hommes, puisqu'eux seuls doivent étudier la Tora. Une étude détaillée du texte sera riche en informations.

À l'époque de la Première modernité, à travers ses nombreuses publications, le yiddish ouvre des perspectives insoupçonnées qui vont transcender les antagonismes liés au sexe, à la langue et à la culture. Se situant à la périphérie et au centre, il se meut à l'intérieur et à l'extérieur d'espaces linguistiques et culturels, œuvrant comme un trait d'union et un facteur d'ouverture. Il fonctionne comme une langue frontière, toujours sur la brèche, se situant sur la ligne de crête entre l'oral et l'écrit. Langue rétrospective et prospective, permettant d'opérer une vision binoculaire, il va engendrer métamorphoses et réécritures. Langue ludique et combinatoire, il occasionne questionnements et travestissements. Enfin, langue juive ouverte sur le monde non juif, sa caractéristique fondamentale est d'être à la fois un facteur d'identité et un vecteur d'altérité.

Éléments de bibliographie

- ACHKENAZI DE JANOW Jacob Ben Isaac, 2008 [1622], *Le commentaire sur la Torah. Tseenah ureenah*, trad. du yiddish, introduction et notes de J. Baumgarten, Paris, Verdier. Voir aussi *Zeenah ureenah*, s. d., 2 vol., New York, Hebrew Publishing Company.
- ALTSCHUL-JERUSCHALMI Moses Henochs, 1993, *Brantspiegel*, transkribiert und ediert nach der Erstausgabe Krakau 1596, hrsg. von Sigrid Riedl, Francfort-sur-le-Main, New York, Peter Lang.
- BIRNBAUM S. A., 1979, *Yiddish. A Survey and a Grammar*, Manchester, Manchester University Press.
- 1997, *Die jiddische Sprache*, Hambourg, Helmut Buske Verlag.
- BOROKHOV B., 1966, *Shprakh-forshung un literatur-geshikhhte*, Tel Aviv, Peretz Farlag.
- DEBRÉ S., 1933, *L'humour judéo-alsacien*, Paris, Le Rieder.
- FUKS L., 1957, *The Oldest Known Literary Documents of Yiddish Literature (C. 1382)*, 2 vol., Leyde, Brill.
- GOLDSMITH E. S., 1997, *Modern Yiddish Culture. The Story of the Yiddish Language Movement*, New York, Fordham University Press.
- GRIMM J. et W., 1984 [1864-1951], *Deutsches Wörterbuch*, Munich, Deutscher Taschenbuchverlag.
- JACOBS N. J., 2005, *Yiddish. A Linguistic Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KAFKA F., 1983 [octobre 1911 - février 1912], « Tagebücher 1910-1923 », *Gesammelte Werke*, Francfort-sur-Main, Fischer Taschenbuch Verlag.
- KATZ D., 2004, *Words on Fire. The Unfinished Story of Yiddish*, New York, Basic Books.
- LÉVY P., 1954, « Un rameau du jiddisch occidental : le judéo-alsacien », *Revue du FSJU* (Fonds social juif unifié), vol. 3, n° 9, p. 29.

- MIESES M., 1979, *Die Entstehungsursache der jüdischen Dialekte*, Hambourg, Helmut Buske Verlag.
- MOPSIK C., 2003, *Le Sexe des âmes*, Paris, L'Éclat.
- NEUBERG S., 1999, *Pragmatische Aspekte der jiddischen Sprachgeschichte am Beispiel der « Zenne-
renne »*, Hambourg, Helmut Buske Verlag.
- NIGER S., 1913, « Di yidishe literatur un di lezerin », *Der Pinkes I* (1919), *Yorbukh far der geshikhte fun der yidisher literatur un shprakh, far folklor, kritik un bibliografye*, Vilnius, Kleckin, p. 85-138.
- 1941, *Di tsveyshprakhikayt fun undzer literatur*, Detroit, Louis Lamed Fond far undzer literatur in beyde shprakhn.
- PRIJES J., 1964, *Die Basler hebräischen Drucke (1492-1866)*, Olten, Fribourg en Brisgau, Urs Graf-Verlag.
- PRILUTZKY N., 1917, « Vos iz yidish ? », *Barg-aruf*, Varsovie, Nayer Farlag, p. 289-290.
- REYZN Z., 1927-1929, *Leksikon fun der yidisher literatur, prese un filologye*, vol. 1-4, Vilnius, Kletzkin Farlag.
- ROTTERDAM ERASMUS (VON), 1995 [1656], *Colloquia familiaria. Vertraute Gespräche*, trad. Werner Welzig, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- SHTIF N., 1929, *Di eltere yidishe literatur : literarische khrestomatye*, Kiev, Kultur-lige.
- STARCK A., 1992, « Le yidich occidental (alsacien) dans l'œuvre de Claude Vigée », *La Terre et le souffle. Rencontre autour de Claude Vigée* (Colloque de Cerisy-la-Salle), Paris, Albin Michel, p. 83-94.
- SÜSSKIND N., 1953, « Batrakhtungen vegn der geshikhte fun yidish », *Yidishe shprakh*, n° 13, p. 97-108 ; article traduit en hébreu (יידיש של בתולדותיה עיונים) dans *Khulyot*, n° 6, 2000, p. 385-395.
- TIMM E., 1981, « Die "Fabel vom alten Löwen" in jiddistischer und komparatistischer Sicht », *Zeitschrift für deutsche Philologie*, n° 100, p. 109-170.
- 1987, *Graphische und phonische Struktur des Westjiddischen um 1600*, Tübingen, Max Niemeyer.
- Un beau livre d'histoires. Eyn shön mayse bukh*, 2004, fac-similé de l'editio princeps de Bâle (1602), trad. du yiddish, introduction et notes de Astrid Starck, Bâle, Schwabe Verlag.
- WEILL E., 1920a, « Le yidisch alsacien-lorrain. Recueil de mots et locutions hébraeo-araméens employés dans le dialecte des israélites d'Alsace et de Lorraine », *Revue des études juives*, n° 70, p. 180-194.
- 1920b, « Le yidisch alsacien-lorrain (suite) », *Revue des études juives*, n° 71, p. 66-88.
- WEINREICH M., 1939, *Di shvartse pintelekh*, Vilnius, YIVO.
- 1973, *Geshikhte fun der yidisher shprakh*, 4 vol., New York, Yivo Inst for Jewish Research (*History of the Yiddish Language*, trad. Shlomo Noble, Chicago, Londres, University of Chicago Press, 1980 ; *Geschichte der jiddischen Sprachforschung*, Jerold C. Frakes éd., Atlanta, Scholar Press, 1993).
- WEXLER P., 1991, « Jiddisch. Die fünfzehnte slawische Sprache », *Akten des VIII. Internationalen Germanisten-Kongresses*, Tokyo, 1990, vol. 11, Munich, Iudicium Verlag.
- ZINBERG I., 1975, *A History of Jewish Literature*, vol. 4, New York, The Jewish Publication Society.
- ZIVY A., 1966, *Elsässer Jiddisch. Jüdisch-deutsche Sprichwörter und Redensarten*, Bâle, Victor Goldschmidt.
- ZUCKER S., 1994, « Di Yidishe literatur un di lezerin [Yiddish Literature and the Female Reader] by Shmuel Nîger », a translation and annotation, *Women of the Word. Jewish Women and Jewish Writing*, Judith Baskin éd., Detroit, Wayne State University Press.